
REVUE DE PRESSE L'ENFANT QUE J'AI CONNU

Compagnie Espace commun / Julien Fišera



INDEX

TELERAMA - 4 Octobre 2022	3
L'HUMANITE - 17 Octobre 2022	4
THEATRAL MAGAZINE - Septembre-Octobre 2022.....	5
LA TERRASSE - Janvier 2022.....	6
ARTCENA - 6 Octobre 2022	7
TOUTE LA CULTURE - 8 février 2022	8
REVUE FRICTIONS - 12 février 2022	10
THEATRE DU BLOG - 19 Octobre 2022	11
L'OEIL D'OLIVIER - 19 Octobre 2022.....	13
CULTURETOPS - 17 Octobre 2022.....	14
WEBTHEATRE - 8 Octobre 2022	16
FOUD'ART - 5 Octobre 2022	17
HOTTELLO THEATRE - Novembre 2021	18
FRANCE CULTURE - 6 février 2022	20
BLOG CULTURE DU SNES-FSU - 6 février 2022	21
THÉÂTRE(S) MAGAZINE – Hiver 2022.....	23



Télérama

Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en octobre 2022

TTT Très Bien

L'Enfant que j'ai connu

Critique par **Joëlle Gayot**

Publié le 04/10/2022

Un jeune militant meurt lors d'une manifestation. Un policier lui a tiré dessus. Sa mère s'indigne : « Je ne pensais pas que la police pouvait tuer un enfant blanc. » Blanc ? Cette mention fait scandale et déclenche des émeutes. Le texte d'Alice Zeniter s'introduit dans l'intériorité d'une femme en deuil qui, une fois son fils enterré, comprend peu à peu qui il était, quels étaient son combat et ses convictions. L'autrice a répondu à une commande de Julien Fisera, metteur en scène de ce monologue à l'os qui fait la part entre l'émotion et la raison. Le regard de l'artiste est aigu. Dans un espace restreint jonché de sacs en papier, il se concentre avec intelligence sur l'actrice Anne Rotger, dont le corps, le visage, la voix deviennent le lieu captivant de la représentation. On croise parfois des interprètes qui rendent le théâtre exceptionnel : cette comédienne est de ces génies de la scène. Elle est rare et, pour tout dire, inoubliable.

L'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS



Dans *l'Enfant que j'ai connu*, le fils de Nathalie (Anne Rotger, ci-dessus) a été tué par la police alors qu'il avait les bras en l'air, à l'issue d'une manifestation. www.lesoir.be

Ode à l'enfance assassinée

THÉÂTRE Alice Zeniter livre un texte coup de poing sur la décomposition de la société française et les violences policières, dans une magistrale mise en scène de Julien Fišera.

Elle marche de long en large sur le plateau où sont disséminés des cabas. Comme si elle venait de s'installer dans un studio ou un squat. Elle répète plusieurs fois qu'elle s'appelle Nathalie Couderc et qu'on l'a « peut-être vue à la télévision, il y a deux semaines ». Et puis, elle jette : « À la sortie du tribunal, j'ai dit : "Je ne savais pas qu'en France on pouvait tuer des enfants blancs." » Le ton est donné de *l'Enfant que j'ai connu*, un coup de poing théâtral et politique à partir d'un texte que Julien Fišera a commandé à Alice Zeniter et qu'il met en scène avec Anne Rotger comme seule et remarquable interprète.

Cédric avait 19 ans. Il a été abattu à l'issue d'une manifestation à Lyon, alors qu'il avait les bras en l'air. Le policier qui a tiré a bénéficié d'un non-lieu. Dévastée, révoltée, Nathalie Couderc, sa mère, ne veut pas se taire. Elle refuse d'appeler au calme contre les émeutes qui, déjà, se profilent. Elle ne plie pas devant les menaces de mort. Elle veut comprendre comment, en France, on

a pu en arriver là. Comment les crimes racistes, qu'elle pensait être des « bavures » à cause « de la peur ou de la haine que pouvaient susciter les jeunes garçons à la peau noire ou bronzée » ont pu préparer le terrain à ces permis de tuer que s'octroie toujours davantage la police aujourd'hui.

LUTTES ET RENONCEMENTS

En état de choc, elle laisse défilier le fil de ses souvenirs, cherche à en rassembler les morceaux, comme si elle pouvait y trouver des éclairages pour décrypter cette violence qui broie sa vie. Elle veut dépasser sa douleur pour Cédric et pour les autres. Les laissés-pour-compte que son fils a toujours accompagnés, ne lâchant rien au désir de transformation du monde qui le tenaillait. Un désir qu'elle avait partagé avec Laurent, le père de Cédric, mais auquel ils avaient finalement renoncé tous les deux, réalise-t-elle soudain. « Est-ce que, quand on est vieux, on ne peut plus être révolté ? Est-ce que nos capacités de révolte sont limitées, quoi qu'on puisse espérer, par les capacités de notre corps ? » Dans un corps-à-corps avec le passé et le présent, un bout à bout des luttes et des renoncements

traversés, elle dénonce un État qui a laissé une situation politique et sociale se décomposer. Qui met des jeunes lycéens à genoux, les mains derrière la tête. Qui élève toujours plus le niveau de répression. Le policier qui a tué a prétendu que Cédric avait un cocktail Molotov dans les mains. Ce que tous les témoignages ont invalidé. « Quand on avait l'âge de Cédric, on n'imaginait pas que la société française pourrait être ce qu'elle est maintenant », dit-elle encore. Chaque phrase fait mouche et nous interpelle. « Jamais on n'aurait pu imaginer que le Front national aurait 89 députés et que des ministres diraient qu'il faut travailler avec eux, au cas par cas, que c'est un devoir républicain. » Elle nous embarque avec elle dans cette introspection. Nous prend à partie : « Vous êtes d'accord avec moi ? » Oui, on est d'accord avec elle. ■

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 21 octobre au Théâtre de la Ville-Espace Cardin. Tournée 2023 : le 16 février, aux Bords de scènes - Grand-Orly Seine Bièvre ; les 9 et 10 mars à l'Aghja, Ajaccio ; le 12 mars, à la Fabrique de théâtre - Site européen de création, Bastia. Texte à paraître à l'Arche Editeur.

Alice Zeniter

Le théâtre rattrapé par le réel

Deux ans avant les Gilets jaunes, Alice Zeniter a imaginé une histoire qui part des violences policières pour arriver à un questionnement plus général sur le bilan politique d'une génération, celle née dans les années 60 et 70. La dimension politique du texte et sa dimension sensible s'entrelacent avec brio.

Avec *L'enfant que j'ai connu*, Alice Zeniter, autrice d'un livre magnifique sur la guerre d'Algérie (*L'art de perdre*), gratte là où ça fait mal. C'est l'histoire de Nathalie Couderc, femme d'une quarantaine d'années, de gauche, médecin, dont le fils Cédric est tué par un policier qui obtient un non-lieu. Deux ans après ce drame, Nathalie Couderc se livre à une réflexion poignante, mais jamais larmoyante, sur son parcours et celui de son fils. Alice Zeniter fait entendre la parole de cette femme dans un texte qui touche juste car il est politique tout en n'étant pas militant. La différence ? Un texte militant aurait été clos sur ses certitudes et d'une portée sans doute moins grande. Alors que dans cette pièce, le cheminement de Nathalie Couderc est traversé d'éclairs poétiques, d'humour, et surtout d'interrogations. "Je voulais une parole qui puisse à la fois développer une force argumentative et puis se trouver, se déliter sous l'effet de la fatigue" commente Alice Zeniter

Nathalie Couderc réexamine donc son parcours à la lumière de celui de son fils. Elle relit les livres annotés par ce dernier. Elle se demande

pourquoi son propre engagement n'était pas à la hauteur de celui de son fils : "Ma vie n'était pas pétrie de ces problèmes" relève-t-elle. Ou encore : "Est-ce que quand on est vieux, on ne peut pas être révolté ?". Une sorte de transmission à l'envers s'opère peu à peu, du fils à la mère. Ce thème hante Alice Zeniter : "Quelle part de notre vision du monde avait été forgée par nos parents ? Quelle part jugeons-nous importante de transmettre aux générations après nous ?" s'interroge-t-elle.

L'enfant que j'ai connu dresse un terrible constat d'échec de la génération née dans les années 70. Nathalie Couderc, dix ans en 1981, souligne que le discours d'extrême droite non seulement n'a pas été endigué mais s'est diffusé dans la société. Crûment, Nathalie Couderc constate cette faillite : "Ils ne disent plus nègres, ni bougnoules, ils disent islam ou travailleurs immigrés. Ils ne disent plus tapettes, ils disent droits des enfants. Et sous ce nouveau vernis, ils reviennent".

Le metteur en scène Julien Fišera, en parfaite symbiose avec Alice Zeniter, défend un théâtre dont la mission serait d'"agiter nos cer-



L'enfant que j'ai connu

veaux endormis" : "J'ai été marquée par cette phrase d'Edward Bond : "Il faut que le spectateur sorte du théâtre affamé de changements". "Je constate avec plaisir que beaucoup de spectateurs viennent nous parler après le spectacle. Ils veulent discuter, et savoir si le texte repose sur un cas réel, ce qui n'est pas le cas". C'est même plutôt le contraire : Alice Zeniter a écrit la pièce deux ans avant les gilets jaunes. "Il s'agit donc plutôt un texte qui a été rattrapé par la réalité plutôt que l'inverse".

Anne Rotger incarne Nathalie Couderc, pour son premier seul en scène. Son interprétation ravit Alice Zeniter qui tresse des mots d'éloges appuyés pour son actrice : "Je n'avais pas écrit ce texte pour elle. Mais dès lors qu'elle s'en est emparée, il s'est transformé en version par Anne, et pour Anne".

Jean-François Mondot

■ *L'enfant que j'ai connu*, de Alice Zeniter, mise en scène Julien Fišera, avec Anne Rotger. Théâtre de la Ville, Espace Cardin 1 avenue Gabriel 75008 Paris, 01 42 74 22 77, du 4 au 21/10. Puis le 16/02/23 aux Bords de Scènes, Athis-Mons et du 9 au 12/03/23 en Corse, L'Aghja à Ajaccio et la Fabrique Théâtre à Bastia

L'Enfant que j'ai connu

THÉÂTRE DUNOIS / TEXTE ALICE ZENITER / MISE EN SCÈNE JULIEN FIŠERA

Stabat mater dolorosa... Alice Zeniter et Julien Fišera imaginent une variation contemporaine sur le thème de la mère inconsolable. Entre confession et colère, la parole se déploie et nous interroge.

Nathalie Couderc est de celles que seule la mort peut faire taire. Elle ne s'excuse pas, elle ne se cache pas derrière sa douleur, elle n'appelle pas au calme. Elle a dit devant les micros : « *Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs* ». Elle a ainsi mis le feu aux poudres et elle attise le brasier de son souffle puissant. Son fils est mort. Tué par un policier. Elle pensait – comme nous tous – que le malheur est réservé aux autres. Elle croyait que son fils n'aurait pas à subir ce que d'autres victimes, que leur destin social semblait prédisposer à l'être, avaient subi avant lui dans le silence médiatique et politique qui préfère éviter les vagues sans voir monter la tempête. Nathalie Couderc est seule et son fils est mort. Le policier qui l'a tué pendant la manifestation à laquelle il participait a bénéficié d'un non-lieu. Alors elle hurle...

Entre brûlot et flambeau

« *Dans la voix de la mère qui s'élève pour essayer de dire quelque chose après la mort, après la déflagration, il y a des chiffres, des odeurs, de la confiture, des acronymes, la tiédeur d'un petit corps blotti contre soi et des images regardées en boucle de voltigeurs.* » dit Alice Zeniter qui a écrit ce texte à la demande de Julien Fišera qui le met en



Anne Rotger dans *L'Enfant que j'ai connu*.

© Simon Gosselin

scène. La parole de la mère est à la fois le tombeau poétique du fils et le récit de la métamorphose de sa mère. « *Elle est en mouvement, dix fois plus vivante dans la lucidité et la douleur qu'elle ne l'avait été auparavant. C'est sa façon à elle de faire son deuil, en dehors des formes de rituel imposées. C'est une parole dérangeante* » que prend en charge la comédienne Anne Rotger avec la fougue et l'âpreté des survivants, la virulence et la tendresse des résistants.

Catherine Robert

Théâtre Dunois, 7 rue Louise-Weiss, 75013 Paris. Du 1^{er} au 12 février 2022. Du lundi au jeudi à 19h; vendredi et samedi à 20h. Tél. : 01 45 84 72 00. À partir de 15 ans.



« L'Enfant que j'ai connu » d'Alice Zeniter, par Julien Fišera

Théâtre

CRITIQUE - Dans cette adresse d'une mère en état de choc à son enfant mort se loge toute la complexité des rapports entre les générations, de la transmission et de la question de la nature de l'engagement politique aujourd'hui.

Sur une scène encombrée de sacs qui sont autant de valises mentales qu'on trimballe avec soi sa vie durant, une femme parle. Elle s'appelle, dit-elle, Nathalie Couderc, et vient prendre la parole pour qu'on comprenne – enfin – ce qu'elle a voulu dire en déclarant : « *Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs.* » L'enfant « blanc » est son fils, Cédric, tué sciemment par un policier qui a bénéficié, on l'apprendra plus tard, d'un non-lieu à l'issue de son procès. Deux thèmes se superposent et se chevauchent : sa déclaration, que la presse a montée en épingle, avec ce qui a suivi, le désordre, des émeutes avec voitures brûlées et répression, et ce dialogue imaginaire qu'elle instaure avec le disparu. Ce jour-là, elle veut témoigner, cette mère qui ne souffre pas seulement du meurtre de son fils, elle veut s'expliquer et comprendre. Elle veut aussi retisser le lien avec le disparu, appréhender ce qui n'a pas marché, revenir au point de départ.



Toute La Culture.



L'Enfant que j'ai connu, quête patiente et belle d'un deuil impossible

08 FÉVRIER 2022 | PAR GEOFFREY NABAVIAN

La pièce d'Alice Zeniter, mise en scène par Julien Fišera et jouée par Anne Rotger, entraîne dans un récit et des réflexions qui frappent et émeuvent. Un spectacle qui prend tout le temps de déplier son sujet, à voir jusqu'au 12 février au Théâtre Dunois.

Il y a d'abord ce texte, brillant et sensible : **Alice Zeniter** y met en scène une femme dont le fils de dix-neuf ans a été tué par un policier en marge d'une manifestation. Loin d'être démonstrative, l'autrice, ici, **s'approche de la douleur de cette mère et de ses points centraux** : la concision est son outil, tout autant que l'acidité. À ce titre, elle ne redoute pas de plonger dans les moindres pensées de la protagoniste explorée qu'elle suit : ainsi lorsque cette héroïne se prend à penser qu'elle « *aurait dû avoir une fille* », on a l'impression, passé le choc, d'avoir accès à son tourbillon intérieur. L'écriture de cette pièce pour une voix est ainsi : **on y sent l'envie de balayer une âme frappée par des bourrasques, et surtout de l'observer, avant de la juger**. Une démarche dont le résultat est livré au public via des mots justes, concrets et très puissants à la fois, et des micro faits racontés inattendus, tel cet instant où la protagoniste, mère d'un garçon assez vite contestataire, donna à un ami de son fils l'idée d'une inscription qu'il se tatoua, juste en faisant une plaisanterie.

La mort de son enfant fait émerger chez cette mère **des questionnements, quant à son statut de privilégiée blanche en France**. Bien traduits dans le texte, ces interrogations ont également tout le temps de se déployer via la mise en scène patiente de **Julien Fišera** : rien de figuratif ici, et aucun étouffement, **tout s'organise comme pour que le vide puisse se manifester et imposer sa nature**, en majesté. On commence par voir, dans la pénombre, un corps agité venir lancer les questions et la rage qui l'activent : le plateau dégagé, habité seulement par quelques sacs contenant des accessoires, lui laisse ensuite **le loisir de se déplier, de s'ouvrir et de s'offrir**. La mise en scène paraît apprivoiser le jeu de l'interprète du texte, et par extension les sentiments rageurs qui sous-tendent ce dernier. Pari réussi au final : émaillé de plages de calme et de silence, le spectacle respire. On ressent pas mal de vie qui s'agite, guère étouffée sous des effets.

Confrontée aux lumières sculptant l'espace signées par **Jean-Gabriel Valot**, qui donnent beaucoup à rêver et à imaginer, l'interprète **Anne Rotger** passionnée, au final : arrivant donc sur scène dans un assez impressionnant état de nervosité et de confusion, du fait de tout ce qu'elle vit, l'héroïne qu'elle incarne se livre finalement sous pas mal de facettes. Sa performance apparaît forte et réfléchie : elle entraîne aussi bien dans l'histoire qu'elle figure que **dans les questionnements du texte, qu'elle parvient sous les yeux du public à faire siens, de façon très naturelle**. On occupe donc avec elle cet appartement inconnu où elle s'est réfugiée pour fuir ses détracteurs - lieu que l'on se sculpte intérieurement, du fait de l'espace bien dégagé conçu par **François Gauthier-Lafaye** - en s'interrogeant à ses côtés, notamment, sur cette mystérieuse phrase qu'elle a lâché à la fin du procès conclu par un non-lieu du policier qui a tué son fils.

L'Enfant que j'ai connu est **à voir jusqu'au 12 février** au **Théâtre Dunois**, à Paris. **À voir à partir de 15 ans.**

*

Visuel : © Simon Gosselin

ALICE ZENITER

ANNE ROTGER

FRANCOIS GAUTHIER LAFAYE

JEAN GABRIEL VALOT

JULIEN FISERA

THEATRD DUNOIS

TRAGIQUE PUR

Jean-Pierre Han

10 février 2022

in CRITIQUES

***L'Enfant que j'ai connu* d'Alice Zeniter. Mis en scène de Julien Fisera. Théâtre Dunois, jusqu'au 12 février à 19 heures (jeudi) et à 20 heures (vendredi et samedi). Tél. : 01 45 84 72 00.**

reservation@theatredunois.org

Le titre du spectacle, *L'enfant que j'ai connu*, d'Alice Zeniter qui a répondu à la commande que lui a passée Julien Fisera, est on ne peut plus clair et a le mérite de ne pas nous embarquer sur de fausses pistes, ce que l'« anecdote » (qui étant donnée sa gravité n'en est vraiment pas une !) aurait pu nous amener à emprunter. Il est en effet question du meurtre (de l'exécution, pour être tout à fait clair) d'un jeune homme par un policier lors d'une manifestation. Un événement qui malheureusement ne peut que nous renvoyer à une certaine réalité des choses, alors que l'effet de réel est comme mis à distance par l'écriture et la structure du texte de l'autrice. À suivre la description qu'elle expose il n'y a même pas à rechercher ce qui est de l'ordre de la réalité et de la vérité des faits. L'enjeu de la représentation ne se situe pas à ce niveau. Et c'est tant mieux car cela nous évite de nous retrouver devant une mise en scène convenue. On l'aura compris, l'intérêt du spectacle réside bien ailleurs : dans l'insupportabilité du vécu de la mère du jeune manifestant. On touche là au tragique pur, celui mis en place par les dieux de la mythologie.

La mère est seule sur le plateau, il n'y a qu'elle, avec ce qui, physiquement, est de l'ordre de l'insoutenable. Corps saisi de soudaines convulsions, comme si elle tentait de s'en extirper, d'en extirper la douleur liée à un sentiment de culpabilité – tous sentiments que l'on ne connaît que trop bien après le deuil d'une personne chère –, mais portées ici à leur paroxysme. C'est la comédienne Anne Rotger qui se charge de cette partition destinée à nous mettre – nous aussi – mal à l'aise. Ce qu'elle réalise sur le plateau nu uniquement habité par des rangés de sacs en papier kraft, dans une aveugle confiance en son metteur en scène qui réalise là un très subtil travail, est simplement magnifique dans son côté décalé et presqu'inattendu. Elle ose et va jusqu'au bout de l'insupportable.

Théâtre du blog

L'Enfant que j'ai connu d'Alice Zeniter, mise en scène de Julien Fišera

Posté dans 19 octobre, 2022 dans [actualites](#).

L'Enfant que j'ai connu, texte d'Alice Zeniter, mise en scène de Julien Fišera

Ce seul en scène a été commandé par le metteur en scène, à l'autrice. La pièce a comme source d'inspiration l'histoire réelle arrivée à Cédric Herrou accusé en 2015 de faire passer la frontière à des migrants dans la vallée de Roya. Mais il s'agit là d'une toute autre histoire. Dès l'entrée de la sublime Anne Rotger, un climat, à la fois comique et dérangeant, s'installe ; une atmosphère ambiguë plane. Cette ambiance demeure jusqu'à la fin de l'histoire, tragique : la perte d'un enfant. A une manifestation, Cédric, dix-neuf ans, idéaliste révolté défenseur de la liberté et militant pour un monde meilleur et plus juste, est tué par un policier. Deux semaines après la sortie du tribunal où cette affaire a été jugée, Nathalie Couderc, sa mère d'une quarantaine d'années, s'exprime devant nous et sur l'état insurrectionnel du pays.

Mais dans ce déferlement de paroles, point d'excuse, ni d'appel au calme. Convaincue voici ses mots: «Quand j'ai dit que je n'imaginai pas que la police pouvait tuer des enfants blancs, ça ne signifiait pas que j'étais d'accord avec le fait qu'elle tuait des enfants noirs ou arabes. Je voulais juste dire qu'elle le faisait. » (...) « Je ne retire pas ma phrase. Je ne l'ai pas dite, parce que j'étais bouleversée. »

L'autrice nous met doublement face à l'inacceptable et interroge notre conscience sur la responsabilité de la Justice et sur cette phrase: «Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs» prononcée par Nathalie Couderc dans une interview à la sortie du tribunal. Insistante, elle revient à plusieurs reprises et nous laisse interdits. Ses mots, pulsionnels (?) mais affirmés font scandale et provoquent des émeutes. Double choc pour le public : un jeune adolescent arraché effroyablement à la vie et une mère en souffrance : «Il n'y a pas de nom pour les parents qui perdent leurs enfants », emportée par des pensées violentes et accusée de racisme. L'intime et les droits imposés par la morale et la justice d'une société s'intercalent dans l'écriture et la profération de la parole dramatique tel un chassé croisé, à un rythme soutenu et avec une sensibilité écorchée à travers des phrases inachevées, répétitions-

variations et questions-réponses.

Alice Zeniter joue habilement sur l'incohérence et la brutalité des propos de Nathalie Couderc et les graves bavures de la police... Violence de l'âme humaine et violence du verdict : après deux ans de procès, le policier coupable bénéficiera d'un non-lieu! François Gauthier-Lafaye a imaginé une scénographie subtile en écho à cette histoire cruelle et sans nom. un lieu de nulle part, appartement de location sans âme - « je suis dans un appartement inconnu que je trouve moche ». Refuge d'urgence, trouvé par Nathalie Couderc pour vivre ce moment insoutenable, presque irréel. Un plateau nu avec des sacs de course en papier kraft, tous identiques comme des participants ou des témoins du drame. Vides ou remplis des vêtements et objets de Cédric dont s'empare la mère, comme un geste d'émotion et de deuil. La lumière de Jean-Gabriel Valot renforce et fait vibrer ce contexte tragique.

Nathalie Couderc, tel un moment épiphanique, découvre peu à peu et de par sa rage qui était son fils, sa beauté intérieure et son combat. Et dans le même temps, elle s'interroge sur elle-même, ses erreurs et sur son rapport maternel: «Ça ne m'intéresse pas, cette question, connaître ses enfants. Ce qui m'intéresse, c'est savoir comment j'aurais pu comprendre que mon enfant avait raison. Qu'il n'était pas en crise d'adolescence. (...) Il a fallu qu'il meurt pour que je croie à ce qu'il disait sur la violence. (...) « J'ai vécu une vie dans laquelle je n'avais pas grand chose à craindre. Tout ce qui me faisait peur était loin. »

En proie à ses obsessions et soumise à des principes bourgeois, elle essaye de comprendre: un des mots-clés de la pièce, «Ma phrase a été mal comprise.», «Il y a deux ans, je ne comprenais rien.», «C'est que je n'ai pas compris quelque chose», «Je ne comprenais pas ce qu'ils faisaient.» «J'avais besoin de comprendre», «Comment j'aurais pu comprendre que mon fils avait raison.» Par le sacrifice involontaire de son fils militant, Nathalie Couderc finira par rencontrer et comprendre cet enfant qu'elle a connu. Avec aussi un humour inattendu et étonnant, cette pièce, jouée par une remarquable actrice, pose des questions à la fois sociétales, existentielles et d'une profonde nécessité, sans jamais tomber dans le pathos.

Elisabeth Naud

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Élégie pour une victime de la police

19 octobre 2022

Dans la tension entre la normalité et l'exception d'un malheur qui surgit, Anne Rotger se tient là en habile équilibriste, cachée dans un manteau long, le discours, la voix et le visage troublés par une fébrilité affolée. Les traits du personnage se fixent à partir d'un grand flou initial : que nous veut-elle, cette Nathalie Couderc, femme blanche cinquantenaire qui débarque en répétant d'entrée de jeu un très suspect « je ne suis pas raciste » ?

Alice Zeniter prend un malin plaisir à construire, à partir de ces premières pistes brouillées, le portrait-robot d'une classe privilégiée et confortable pour ensuite le découdre à l'épreuve, pour la première fois, de la violence politique. Nathalie porte médiatiquement la mort de son fils Cédric, militant d'extrême-gauche tué par un policier en pleine manif. À la sortie du tribunal, où elle reçoit un non-lieu comme une claque, lui échappe une vérité maladroite — « Je ne savais pas qu'en France, on pouvait tuer des enfants blancs » — à l'origine d'émeutes raciales propagées des quartiers aux centres-villes, qui motivent sa justification bégayante.

Se saisissant avec habileté d'une question qui n'arrête pas de se poser de manière toujours plus scandaleuse, celle des violences policières, la pièce, commandée à Zeniter par le metteur en scène Julien Fišera, ausculte et brusque la bien-pensance bourgeoise au prisme de ce paradoxe : que se passe-t-il lorsque la brutalité institutionnalisée, censée ne toucher que les autres, vient éclabousser les murs de sa propre maison ? L'enfant que j'ai connu décrit par une idée efficace de mise en scène le débousolement qui s'ensuit — la mère endeuillée, délogée de chez elle par des menaces de mort, est entourée de sacs en papiers, valises de fortune pour une longue errance existentielle. Le trio Zeniter-Fišera-Rotger livre ainsi la critique justement située d'une France où la violence policière frappe au bas de la porte, et étrille l'éloignement confortable de la bourgeoisie vis-à-vis de l'action politique. Tout en dessinant le beau portrait double d'une mère endeuillée et d'un fils qui ne cessera jamais de lui échapper.

Samuel Gleyze-Esteban

CULTURETOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS



SEUL EN SCÈNE

L'ENFANT QUE J'AI CONNU

Le théâtre est une lutte

De Alice Zeniter

Mise en scène Julien Fisera

Avec Anne Rotger

NOTRE RECOMMANDATION :

♥♥♥♥♥

LU / VU PAR ANNE-CLAUDE AMBROISE-RENDU

Le 17 octobre 2022

THÈME

- Une femme, qui dit se nommer Nathalie Couderc, entre en scène en criant haut et fort qu'elle n'a pas voulu dire ce que la presse et les médias sociaux lui ont fait dire en rapportant sa déclaration : « Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs ».
- Puis elle déroule le fil d'un récit hoquetant et tendu et l'on comprend que son fils Cédric, militant et activiste de 19 ans, a été tué par un policier lors d'une manifestation. Jugé, le policier a bénéficié d'un non-lieu trois ans après le drame.
- Cette mère, jeune encore, séparée d'un mari qu'elle évoque à peine se souvient de son fils, lui parle, se parle à elle-même pour essayer de comprendre comment la tragédie s'est nouée et comment elle peut vivre désormais avec cela et faire de sa douleur une action.

POINTS FORTS

Le texte est formidable : intense, évocateur, émouvant sans être jamais larmoyant. Tout semble juste dans les mots utilisés, les phrases inachevées, les mots martelés, les phrases bégayées parfois, puis soudainement fluides.

Et il est servi par une comédienne hors pair.

QUELQUES RÉSERVES

- Elles tiennent - et c'est un paradoxe pour une œuvre réalisée en collaboration intime avec l'auteure - aux choix de mise en scène. On comprend que Julien Fisera ait souhaité présenter toute la palette des émotions vécues par cette femme brisée, en faisant parler son

corps, claquer sa mâchoire, vibrer ses lèvres, tressauter ses membres, en la faisant se contorsionner et danser, en sollicitant ses cordes vocales dans toute leur amplitude des cris au murmure, en lui faisant arborer des tenues improbables, tour à tour adultes et adolescentes.

- Tout ceci témoigne d'une fièvre intense : celle de la douleur mais aussi celle de la métamorphose émancipatrice et on saisit l'intention... sans être convaincu.

ENCORE UN MOT...

- C'est d'abord l'indicible tourment d'une mère en quête de son enfant assassiné, et qui tente de le retrouver en empruntant son chemin de militant que l'on voit. Il est question de transmission, du confort d'une gauche bourgeoise qui, malgré ses valeurs, se voit dépassée par ses enfants et subi de plein fouet les conséquences atroces et inattendues de l'engagement militant. L'effondrement des fausses certitudes bégayées par cette femme en deuil engendre une profonde réflexion critique, dirigée à la fois contre le confort des assurances "ininterrogées", et contre un État qui accepte de tuer sa jeunesse et en exonère les forces de l'ordre.
- Cette femme, tombeau du fils, épitaphe vivante, se transforme, elle pense intensément, s'interroge avec feu, vivant sous nos yeux une vraie passion dans tous les sens du terme qui, en la torturant la rend au monde. La mort de l'enfant donne naissance à une femme nouvelle, sans larmoyer.
- Le spectateur repart, lesté de cette bombe critique dont l'émotion première a allumé la mèche.

UNE PHRASE

« Quand Cédric me demandait pourquoi je ne m'engageais pas plus si je les voyais, les problèmes, je lui répondais que je passais ma journée à soigner des gens, que ça me paraissait être un engagement très concret, ça. Je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû en plus aller manifester le dimanche ou distribuer des petits-déjeuners aux migrants. Des tas d'autres gens pouvaient le faire. Alors que médecin, non. (...) Je pouvais oublier les problèmes. (...) si je me tenais là, par exemple, dans le salon, ma vie n'était pas pétrie de ces problèmes. (...) Cédric, ce n'était pas pareil. Il ne croyait pas qu'il y ait une seconde ou un mètre carré de sa vie qui ne soit pas plein de ces problèmes. La liberté amputée, elle l'est tout le temps, toujours. L'injustice, la violence, partout, tout le temps. »

L'AUTEUR

- Alice Zeniter connaît tout du théâtre. Sur le plan théorique d'abord puisque, normalienne, elle a fait un master d'études théâtrales, commencé une thèse qu'elle a finalement lâchée pour embrasser pleinement la scène et la pratique théâtrale en devenant assistante à la mise en scène.
- Puis elle a écrit pour le théâtre - Spécimens humains avec monstres en 2011, Un ours, of course ! en 2015), Hansel et Gretel, le début de la faim en 2018 - et, plus récemment, Je suis une fille sans histoire (2020).
- Mais elle n'ignore rien de la littérature non plus, ce dont le texte de L'Enfant que j'ai connu fournit un témoignage éloquent. Romancière, elle a publié sept romans et fut plusieurs fois lauréate de prix littéraires, dont le Goncourt des lycéens.

WEBTHEATRE

L'ENFANT QUE J'AI CONNU D'ALICE ZENITER

Anne Rotger, une sacrée comédienne

Publié par Corinne Denailles - 8 octobre 2022



Nathalie Couderc sort du tribunal où un non-lieu vient d'être prononcé après deux ans de procès pour juger le policier qui a tué Cédric, son jeune fils, lors d'une manifestation. C'est une furie qui déboule sur la scène, interprétée par Anne Rotger, sanglée dans un grand imperméable mastic, lunettes noires sur le nez. Elle persiste et signe sa déclaration provocante qui a déclenché indignation et émeutes : « je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs », une manière de dire notre conditionnement, dire qu'on se croit à l'abri quand on n'est ni noir, ni arabe, ni gosse de banlieue pourrie et qu'on se retrouve complice de cette police qui protège les nantis économiques et/ou sociaux. Sur la demande du metteur en scène Julien Fišera, Alice Zeniter a écrit un texte court et dense fondée sur l'histoire de Cédric Herrou accusé en 2015 de faire passer la frontière à des migrants dans la vallée de la Roya. Le texte d'Alice Zeniter prend à bras-le-corps la question de la violence du verdict : « Non-lieu, non-événement, non-advenu », et ici le problème des « bavures » (quel mot horrible !) policières. Nathalie Couderc l'éprouve comme une injustice et une déchirure ; elle aurait voulu un vrai procès, non pas pour punir mais pour comprendre. Comprendre le meurtre mais aussi son fils Cédric qu'elle ne reconnaît pas dans ce qui en est dit par la justice. Plus qu'un deuil, elle vit le chemin douloureux qui la conduit à la rencontre de ce fils qu'elle croyait connaître. Elle note au passage qu'il n'y a pas de mot pour désigner un parent qui perd son enfant. Peut-être parce que c'est de l'ordre de l'inconcevable.

Sur scène, des sacs de course en papier dans lesquels la comédienne puise des vêtements, des objets grâce auxquels elle élabore son deuil, selon le terme psychanalytique, du chagrin maternel ravageur à la révolte politique. Dans ce parcours intérieur intime, elle rejoint la vérité de son fils, comprend et adhère à son action. Anne Rotger est impressionnante, comme dévastée par l'incandescence qui brûle Nathalie Couderc, menacée à chaque pas de sombrer dans la folie à laquelle elle résiste grâce à la vitalité de sa colère et à l'amour qu'elle porte à son fils.



L'enfant que j'ai connu

Le cri d'une mère

Il n'existe aucun mot spécifique pour parler de la perte d'un enfant. Il n'existe aucune expression pour évoquer cette tragédie. À partir de ce postulat, Alice Zeniter a utilisé sa plume pour mettre des mots sur l'innommable.

Nous sommes à Lyon, dans l'appartement de location où s'est réfugiée Nathalie Couderc, une femme d'une quarantaine d'années. Elle vient de perdre Cédric, son fils de dix-neuf ans, décédé lors d'une manifestation suite à une altercation avec les forces de l'ordre.

Il y a deux semaines, elle a prononcé cette phrase malheureuse : « Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs ». Des propos qui ont, peut-être, provoqué une série d'émeutes.

Entre confession, cri de colère et adresse à son fils disparu...

à travers son propre cheminement et le parcours de son fils militant, les mots viennent, *Nathalie* prend la parole et entame sa propre introspection.

L'occasion de parler de la mort de l'innocence, de l'avenir, du rêve et de l'espoir.

« Je voulais que sa parole déborde rapidement, qu'elle jaillisse et qu'elle bute, qu'elle dérive, sursaute, se love sur elle-même... » Alice Zeniter

Avec une magnifique mise en scène tout en ombre et lumière de **Julien Fišera**, sur un plateau nu, seule en scène, **Anne Rotger**, intense, lumineuse et incandescente chemine entre les sacs en papiers, en sort de multiples accessoires et construit la pensée de cette mère, cri sa douleur, exprime sa folie, la rage qui l'activent.

Des mots justes et puissants

Cette mère questionne son statut de femme blanche privilégiée en France... et, à travers sa souffrance et sa lutte, nous interpelle tous.

« Je m'attèle à ce que le combat des personnages fasse écho à mes propres combats »

« En tant que spectateur je ne m'identifie pas au parcours d'une mère de famille qui pleure la mort de son fils, ce serait indécent, en revanche son combat peut faire écho aux miens » Julien Fišera

Enveloppée par les très belles lumières de **Jean-Gabriel Valot** et au cœur d'une scénographie imaginée par **François Gauthier-Lafaye** qui fait penser aux installations d'Art plastique, **Anne Rotger** envahie complètement tout l'espace. Elle cours, saute, marche en crabe, change de vêtement, de coiffure et même de chaussures comme personne. Elle construit sa pensée, sa douleur avec un cri rock, rugueux et poétique qui amène à sourire avant de laisser la place à l'effroi.

Avis de Foudart **FFFF**

Bonfils Frédéric - 5 octobre 2022

Nov
23

L'Enfant que j'ai connu, texte de Alice Zeniter (éditions de L'Arche), mise en scène de Julien Fisera.



Crédit photo : Simon Gosselin.

L'Enfant que j'ai connu, texte de **Alice Zeniter** (éditions de L'Arche), mise en scène de **Julien Fisera**.

L'Enfant que j'ai connu est une commande passée par le metteur en scène Julien Fisera de la compagnie Espace commun à l'auteurice Alice Zeniter, pièce sur l'engagement et la violence, la transmission parent-enfant, et l'incapacité de l'adulte à mettre en cohérence ses principes.

Soit le parcours et la renaissance d'une mère, Nathalie Couderc, dont Cédric, le fils de dix-neuf ans, décède lors d'une manifestation, à l'issue d'une altercation avec les forces de l'ordre. Le policier coupable bénéficie d'un non-lieu.

A la sortie du tribunal, la mère prend la parole mais n'appelle pas au calme, nommant et invectivant l'état insurrectionnel du pays, épousant la cause filiale qu'elle ne comprenait guère jusque-là, pensant que son fils, d'une occupation de zone à défendre (ZAD) à une autre, par exemple, ne suivait que le chemin de sa jeunesse, quête de l'idéal d'un monde forcément meilleur.

L'Enfant que j'ai connu est un monologue brûlant sur l'état de la France aujourd'hui, en nos temps bousculés, porté par la comédienne Anne Rotger. La parole se déploie entre la confession, le cri de colère et l'adresse à un fils disparu. La situation offre à la mère l'occasion inopinée de sa propre prise de conscience, celle d'examiner le parcours militant de son fils et son cheminement à elle.

Julien Fisera note quelques figures actuelles d'inspiration pour le fils : Rémi Fraisse, assassiné au barrage de Sivens en 2014 ; Carlo Giuliani, tué par les policiers italiens lors des manifestations anti-G8 à Gênes en 2001 ; Clément Méric, assassiné par des jeunes d'extrême droite le 5 juin 2013 ; Antonin Bernanos, militant d'extrême gauche condamné à 3 ans de prison après l'incendie d'une voiture de police en 2016 au cours d'une manifestation anti- « Loi Travail El Khomri ».

Les exemples, hélas, ne manquent pas de ce qu'on appelle communément les bavures policières.

Médecin, Nathalie estimait qu'elle était déjà pleinement engagée dans les remous de la société, quand son fils lui reprochait de se départir assez vite de toute responsabilité civique et citoyenne :

« Moi, je pouvais... Je pouvais oublier les problèmes. Ou plutôt, quand je me représentais les problèmes, ils m'apparaissaient comme à la périphérie de ma vie. Toujours ceux des autres avant d'être les miens. Je pouvais décider de dévier du confort de ma vie pour m'occuper des problèmes. Pour m'occuper des autres. Je le faisais. Parfois. Ou je l'avais fait. Mais si je me tenais là, par exemple, dans le salon, sur le canapé – un canapé clairement plus joli que celui-là –, eh bien ma vie n'était pas pétrie de ces problèmes. ...Je ne sais pas si c'est clair. »

Pour Cédric, en échange, la liberté amputée, la violence et l'injustice étaient partout. Sa mère prend conscience que la raison et le bon jugement étaient finalement du côté du fils, elle qui croyait dans sa naïveté qu'en tant que blanc, blond et bourgeois et de vie relativement aisée et protégée, Cédric aurait dû échapper à toute crainte et à toute menace de dérive de violence. En d'autres termes, les autorités auraient jamais dû s'en prendre à lui – innocence bien-pensante.

Le texte d'Alice Zeniter fait écho à l'air du temps, complaisant avec les revendications obligées d'une jeunesse sincère et authentique qui se cherche et milite pour la justice et l'égalité, la liberté et la fraternité, des valeurs universelles qu'elle se doit de partager et de défendre sans hésitation.

Or, dans cette perspective du Bien d'un côté et du Mal de l'autre, des Jeunes d'un côté et des Dépositaires de l'autorité de l'autre, la maturité des adultes – certes trop indifférents ou inutilement affligés – est mise à mal, fautive, épinglée de fait par l'appartenance générationnelle.

Ce propos un peu binaire est transcendé sur la scène par la magnifique prestation d'Anne Rotger, investie par son rôle de mère qui cherche à comprendre l'inouï et l'insensé, à travers une sensibilité à fleur de peau, des mouvements et des déplacements sur la scène, allées et venues d'infortune et de perdition, issues d'un sentiment d'abandon et d'absurdité inadmissible. Cette geste faussement incontrôlée sur la scène est savamment chorégraphiée par Thierry Thieû Niang.

Dans le bel espace net de François Gauthier-Lafaye, sous les lumières de Jean-Gabriel Volot, la comédienne élève la voix, s'apaise, dépile arguments et commentaires, humble et modeste dans sa posture de quête, et dénonçant sa prétendue assurance passée au poste de pouvoir maternel.

Elle cumule et inventorie sur le plateau nu, photos, vêtements, objets et jouets qui jalonnaient la vie de son fils. Elle-même se vêt et se dévêt de tenues rangées dans des sacs de papier kraft ou de boutique de prêt-à-porter, épousant telle silhouette féminine juvénile ou telle autre, colorée et pétillante de vie et d'enthousiasme scintillant, comme si elle devenait une camarade de son fils ou son fils même – copine, amie ou amante. Les costumes seyants reviennent à Benjamin Moreau.

La mise en scène de Julien Fiserà est un objet lumineux, en dépit des ombres évoquées sur le monde, à l'écoute d'une parole juvénile qu'on ne prend guère le temps d'honorer suffisamment.

Tact et pertinence d'un spectacle où brille l'actrice Anne Rotger à la belle insolence railleuse.

Véronique Hotte

Spectacle vu le 17 novembre et jusqu'au 21 novembre au **Lavoir Moderne Parisien**, 35 rue Léon 75018 – Paris. Du 1er au 12 février 2022 au **Théâtre Dunois**, 7 rue Louise Weiss 75013 – Paris.



de droite à gauche : Anne Rotger, Rachid Santaki et ses deux élèves, stagiaires, de 3e • Crédits : Corinne Amar - Radio France

Pour en savoir plus sur notre invitée

Dans l'émission, **Anne Rotger** lit un court extrait de sa pièce, *L'enfant que j'ai connu*, mise en scène par Julien Fišera. A voir, au **Théâtre Dunois**, à Paris, jusqu'au 12 février 2022. Son metteur en scène dit d'elle **qu'elle est géniale**, et il a bien raison ! Une prodigieuse interprétation (épure du mouvement et du décor, intensité happante du propos, lumière intérieure, et ce je-ne-sais-quoi d'une grâce...) qu'elle doit - dit-elle - à une **équipe**.

"Une femme entre, prend la parole, se présente. Elle s'appelle Nathalie Couderc. Elle revient sur ce qui lui est arrivé récemment et qui l'a poussée à se réfugier dans un appartement de location à trente mètres de chez elle. Cédric, son fils âgé de dix-neuf ans, a trouvé la mort au cours d'une manifestation, à l'issue d'une altercation avec les forces de l'ordre. Le policier en question écope d'un non-lieu ce qui incite Nathalie Couderc à s'exprimer devant nous et à mettre des mots sur son parcours, et sur l'état insurrectionnel du pays." (Présentation)

Anne Rotger sera aussi sur scène en juin prochain - dans le rôle de la reine et autres rôles - pour jouer à nouveau, *Ça ira (1) fin de Louis*. En 2022, **le festival d'Anjou** accueillera le spectacle événement du metteur en scène, Joël Pommerat, *Ça ira (1) fin de Louis*, pour quatre dates au Grand Théâtre d'Angers qui concluront sa tournée mondiale.

<https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/lenfant-que-jai-connu/>

« L'enfant que j'ai connu »

| L'enfant dérobé à la vie

6 février 2022



Nathalie Couderc est une femme en émoi. Son fils a été tué par balle lors d'une manifestation. Serait-ce une défense disproportionnée contre des jets de cocktails Molotov d'un policier aux abois? Faire usage d'une arme à feu lors d'une manif est assez rare mais on se souvient de ces images de décembre 2018 montrant un motard de la police sortir son arme face à des Gilets Jaunes... Disons que cette « bavure » représente toutes les violences policières. Celle-ci s'autorisant abusivement du concept de Max Weber si bien et si mal connu du « monopole de la violence légitime » d'État (qui n'est pas une justification de la violence contre le peuple mais un constat sociologique). Le procès a débouché sur un non-lieu. Dans le tourment de ce déni de justice, la mère fait une déclaration très maladroite sur les marches du tribunal : « Je ne savais pas qu'en France on pouvait tuer des enfants blancs.» *Quoi ? Comment ? La police pourrait tuer des enfants noirs mais des blancs, c'est scandaleux ? C'est l'embrasement, l'émeute dans tout le pays. Et ça se comprend !* La mère accusée de racisme, menacée, doit quitter son appartement du centre de Lyon. Le spectacle commence sur sa panique devant la nécessité d'un appel au calme. Besoin de s'expliquer aussi : elle voulait simplement dénoncer le fait que tout jeune, pas seulement à la peau colorée, peut être injustement tué par la répression policière.

Pourquoi avoir voulu greffer sur le drame de la perte injustifiable d'un enfant par une mère cette bévue langagière ou ce racisme involontaire qui peut exister aussi dans la bourgeoisie de gauche bien-pensante (la mère est médecin et ancienne étudiante gauchiste) ? Était-ce bien utile pour parler de la violence physique de la police et de celle *symbolique* de l'institution judiciaire ? La pièce croise ces thèmes qui mériteraient un traitement à part.

Perdre subitement son fils de 19 ans du fait d'une violence d'État est déjà une douleur immense. Douleur qui n'a pas de nom dans la langue pour désigner, symétriquement à la notion d'orphelin, des parents dont l'enfant est mort. Forger un néologisme à base de latin ? « Je suis une mère *puermortem* » pourrait par exemple dire la mère de *L'enfant que j'ai connu*. Le sujet central de la pièce est bien celui du deuil et de la tentative d'une mère de conserver son enfant par-delà la mort, de lui faire un *tombeau* au sens poétique du terme. C'est tout le sens et la beauté de la pièce d'Alice Zeniter mise en scène par Julien Fisera. Cette femme si proche d'un fils dont elle dit qu'il était le double de l'homme qu'elle aimait (son père) veut à tout prix rester dans le lien, dans une mémoire vive de son fils. La mise en plateau très inventive de Nicolas Barry, Thierry Thieû Niang et Jean-Gabriel Valot consiste en une trentaine de sacs en papier beige ou blanc répartis de manière précise et par anticipation sur la scène. La comédienne Anne Rotger, au corps à la fois mûr et adolescent, se meut dans cet espace balisé, tantôt comme un automate du fait de sa folle douleur, circulant rapidement entre les sacs, tantôt comme une abeille qui va de sac en sac en y puisant les ressources du tombeau de Cédric qu'elle confectionne sous nos yeux à même le sol.

Au-delà de la dénonciation éthique de l'abus politique de la violence, thème d'une tragédie possible façon *Antigone*, ce qu'il faut retenir de *L'enfant que j'ai connu* est bien la réflexion sur un travail de deuil qui ne joue pas sur le dépassement impossible de la disparition mais renoue avec la commémoration, assume de vivre avec le souvenir entretenu du défunt, un être connu et aimé à jamais.

Tombeau consolateur ou réparateur ? La réparation par la justice trop asservie au politique n'a pas eu lieu – son *non-lieu* est son aveu. Réparons la maladresse de Nathalie Couderc en proposant une épitaphe pour la tombe de Cédric : « En France la police peut tuer impunément des jeunes révoltés contre les injustices. » Quant à la consolation, elle doit nous restaurer dans notre personne, nous rendre l'entièreté de notre être brisé, déchiré, amputé par la perte d'autrui. Le plateau de théâtre transformé en tombeau fictif est cette consolation pour Nathalie Couderc car c'est en partageant sa douleur avec nous qu'elle peut en guérir. Invertissons les effets cathartiques et assumons de nous servir du théâtre pour mieux vivre les scènes de la vie réelle.

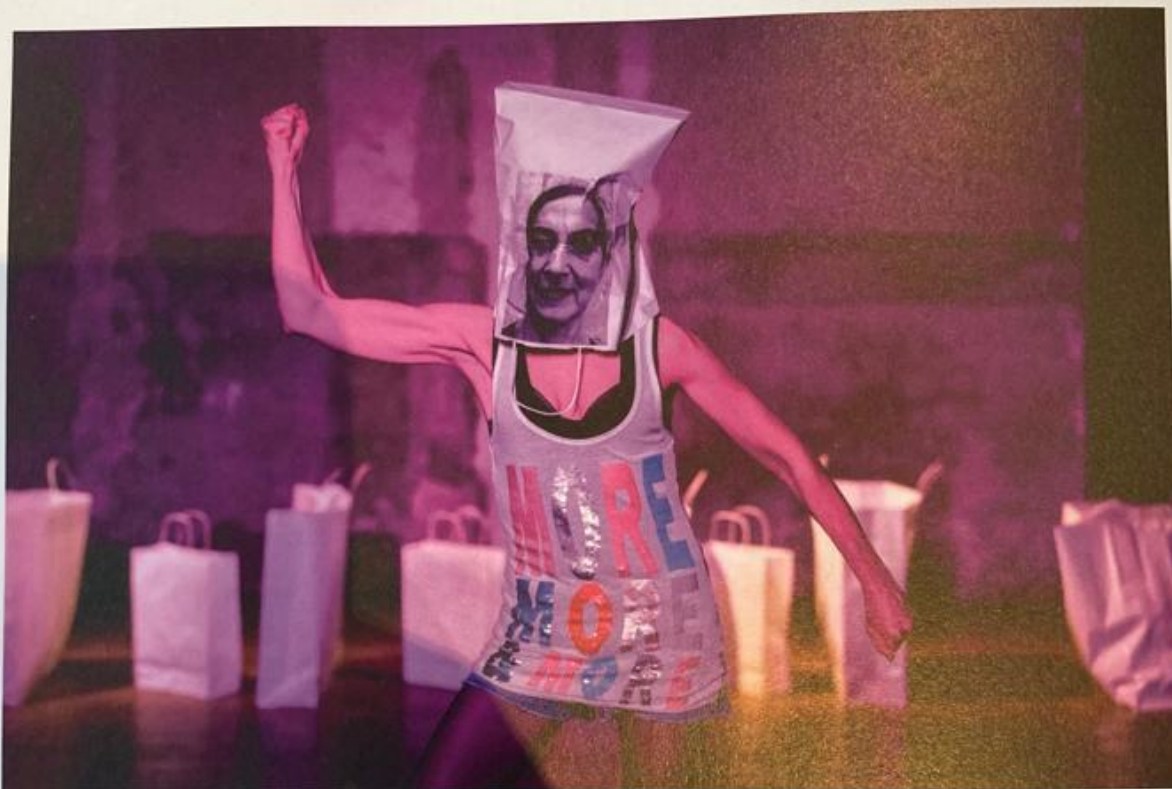
Jean-Pierre Haddad

<https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/lenfant-que-jai-connu/>

THÉÂTRE

L'ENFANT QUE J'AI CONNU

Nouvelle collaboration entre Alice Zeniter et Julien Fišera, *L'Enfant que j'ai connu* aborde frontalement la question du monopole de la violence d'État.



SIMON GOSSELIN



Commande d'écriture à Alice Zeniter par Julien Fišera, et fruit d'un dialogue nourri entre le metteur en scène et l'autrice, *L'Enfant que j'ai connu* débute de manière percutante. L'une des premières phrases prononcée par Nathalie Couderc (interprétée par Anne Rotger, comédienne au jeu précis et tout en tension) déboulant sur la scène est pour le moins dérangeante : « Je ne savais pas qu'en France, on pouvait tuer des enfants blancs. » C'est cette position que s'attache ensuite à déplier et patiemment démonter cette femme dont le fils unique a été tué

par les forces de police lors d'une manifestation. Reconstituant le fil de l'événement survenu deux ans auparavant, Nathalie Couderc raconte sa prise de conscience politique. Sur un plateau quasi nu occupé de quelques sacs dont elle tire de temps à autre des vêtements de son fils pour les endosser, elle évoque le racisme d'État, le monopole de la violence d'État, comme ses propres œillères politiques (soit le racisme refoulé d'une femme de la bourgeoisie blanche) et celles de son entourage. L'on assiste à une transformation – soit sa reconnexion avec

des engagements militants –, soutenue par tous les artifices scéniques. Et au-delà de la tragédie, *L'enfant que j'ai connu* raconte méthodiquement comment le drame éprouvé peut être (ne serait-ce que pour partie) dépassé par la mise en mouvement de celles et ceux qui restent. /

CAROLINE CHÂTELET

d'Alice Zeniter / mise en scène
Julien Fišera / avec Anne Rotger /
à voir en février à Athis-Mons (91),
en mars à Ajaccio et Bastia.

Contacts

Administration /
Production

Liana

Déchel

[06 60 70 83 51/](tel:0660708351)

liana.dechel@compagnieespacecommun.com

Production / Coordination

Emm Fertard

[/ production@compagnieespacecommun.com](mailto:production@compagnieespacecommun.com)

Diffusion

Drôles de Dames (Noëlle Barthélémy

Geranton)

01 53 61 16 76 /

noelle@dddames.eu

Direction artistique **Julien Fišera**

[julien.fisera@compagnieespacecommun.co](mailto:julien.fisera@compagnieespacecommun.com)

m

www.compagnieespacecommun.com

m Facebook : [espace.communcie](https://www.facebook.com/espace.communcie)

Twitter : [@espacecommun](https://twitter.com/espacecommun)

Instagram :

[compagnieespacecommun](https://www.instagram.com/compagnieespacecommun)

2023
Photos du spectacle © Simon
Gosselin